

# **Quelle place peut prendre le chercheur dans l'interprétation du sens... du sens donné par les acteurs sociaux auprès de qui il fait sa recherche?**

**Michel Racine, Ph.D.**

---

Université Laval

## **Résumé**

Cette communication est élaborée à partir d'une recherche ethnographique réalisée auprès d'un réseau oeuvrant au développement d'un secteur de haute technologie dans une région du Québec. En construisant l'interprétation du sens que donnent des acteurs sociaux à leur propre action, le chercheur a connu un certain nombre de désillusions par rapport à des idées préconçues modelées à partir de lectures préparatoires. Par exemple, en période d'observation, pourquoi le chercheur devrait-il se faire si effacé pour capter le sens (alors pur?) circulant dans son milieu d'étude? Au moment d'analyser ses observations, pourquoi le même chercheur se ferait-il le simple canal polyphonique rendant (véritablement?) la pléthore de significations observées chez les acteurs? Ces constats démythifiants ont mené à certaines prises de conscience, notamment, durant la phase d'analyse suivant la présence sur le terrain, alors que le chercheur a eu l'occasion de s'approprier son « auteurité », de donner un sens cohérent aux phénomènes qu'il tente d'appréhender, malgré et surtout à travers la diversité des significations observées. Mais il demeure des interrogations à partager. Comment se préserver de l'interprétation complaisante envers les acteurs étudiés? Et si les acteurs devaient être en désaccord avec l'interprétation du chercheur?

**Mots clés :** INTERPRÉTATION, SENS, ETHNOGRAPHIE, RÉSEAU, MYTHE

## **Introduction**

Le sens, le mien ou le leur? Jusqu'où le chercheur peut-il pousser l'interprétation des dynamiques à l'œuvre chez les personnes faisant l'objet de sa recherche, tout en restant fidèle à leur propre expérience? Ce type de question, central, le chercheur se la pose à toute étape de la description qu'il élabore du phénomène qu'il étudie. La présente communication vise à donner

une réponse appliquée à ce questionnement, formulé dans les termes proposés dans le titre.

Cette communication a pour assise d'application une recherche réalisée dans le cadre d'une thèse de doctorat (Racine, 2006). Cette recherche a porté sur les dynamiques culturelles rencontrées dans un réseau de développement économique voué à l'essor d'un secteur de haute technologie dans une région du Québec. Soulignons d'entrée de jeu la pluralité des dynamiques rencontrées à l'occasion de cette recherche, conceptualisée en termes de courants culturels. Cela incite déjà à reformuler comme suit la question soumise au préalable :

Quelle place *peut* prendre le chercheur dans l'interprétation *du sens... des significations* données par les acteurs sociaux auprès de qui il fait sa recherche?

Cette reformulation, mineure en apparence, et ces éléments soulignés permettent de dégager une structure qui imprime une ligne de fond à la présente communication. Tout d'abord, on remarque ces points de suspension, qui indiquent une division dans la question, tout autant qu'une pause de réflexion. On passe du chercheur en quête d'un sens singulier à des acteurs qui, dans leur pluralité, donnent sens à leur expérience. À cet égard, pour mieux rendre compte de cette pluralité, il y a lieu de faire appel à la subdivision du sens en signification, considérée en français comme une unité de sens – "nos mots ont un sens par les significations qui s'attachent aux idées" (Ricoeur). Dans le contexte de la recherche à laquelle nous faisons référence, il revient donc au chercheur de donner un sens global à plusieurs systèmes de significations (ou cultures) circulant dans un milieu réseauté. Ainsi, son travail d'interprétation n'est pas qu'une possibilité (« Quelle place *peut*-il prendre...? »), mais bien une nécessité, un devoir (il *doit* nécessairement prendre une place dans le processus d'interprétation). Inexorablement, devant la diversité qu'il observe, le chercheur doit interpréter les dynamiques qu'il observe dans un cadre d'interprétation caractérisé par une cohérence unique – à ne pas confondre cependant avec uniformisation. C'est là d'ailleurs l'une des prises de conscience importantes faites au cours de cette recherche.

Cette communication fait état de cette prise de conscience ainsi que d'autres leçons tirées dans un contexte d'apprentissage de la recherche. Ainsi, leur présentation sera précédée d'un certain nombre de mythes auxquels le chercheur a dû faire face. Ces mythes sont compris ici dans leur acception négative comme une « chose imaginaire » ou une « représentation idéalisée » (Robert 1996). Dans cette recherche, les mythes sont issus souvent d'idées proposées par des auteurs et qui ont trouvé peu de fondements en cours de recherche, mais parfois aussi d'idées préconçues que le chercheur lui-même

s'est formé durant son propre processus d'apprentissage. L'exposé de ces mythes et de ces prises de conscience mène à la formulation d'un questionnement pour faire avancer la réflexion.

Réparti en ces trois étapes de réflexion exposées ci-dessus, le présent article est aussi subdivisé de manière linéaire en différents moments d'analyse qui suivent la chronologie de la recherche : la présence sur le terrain, l'analyse terrain, l'analyse post-terrain, la diffusion à la communauté scientifique (voir Tableau 1).

Tableau 1  
Structure de présentation

	<i>Mythe</i>	<i>Prise de conscience</i>	<i>Question</i>
Présence sur le terrain			
Analyse terrain			
Analyse post-terrain			
Diffusion à la communauté scientifique			

### **Objet et nature de la recherche**

Rappelons que le terrain où s'est réalisée l'étude de référence consiste en un réseau de développement d'un secteur de haute technologie, celui du multimédia et des technologies de l'information (TI), en région. Ce réseau est principalement organisé en une table de concertation, formé d'une vingtaine de membres représentant des organisations s'intéressant au développement du secteur. Plus particulièrement, le phénomène étudié se trouve être la culture répartie en courants circulant à travers. Il importe de préciser l'un des traits importants de ce réseau, le caractère ponctuel de l'interaction entre ses membres, à l'occasion de réunions, tenues à date fixe, et d'échange de courriels.

Précisons aussi que la culture envisagée ici n'est pas à comme la colle cimentant intellectuellement ou émotionnellement l'organisation, ni à la

boussole qui guide les décisions des membres. La culture est plutôt considérée ici selon une approche interprétative (Geertz, 1973; Alvesson, 1993) comme un système de significations (*a web of meaning*). Ainsi, cette culture formée d'unités de sens guide, gouverne le comportement des acteurs, sans voir là trop de déterminisme. Elle in-forme, au sens où elle propose en continue une forme préétablie de comportement ou de suites d'actions à poser de manière plus ou moins consciente. Pour le chercheur, la culture s'interprète en observant l'action même des acteurs, *in situ*. Ainsi, la méthodologie privilégiée pour étudier la culture comme système de significations est l'ethnographie, et sa méthode, l'observation participante.

Autre élément clé permettant d'étudier la culture selon cette approche, c'est cette idée double d'une part du concept expérience (*experience-near concept*, selon Geertz 1983), i.e. un ensemble de significations, plus simple que le système, qui régit un groupe d'individus dans leur expérience quotidienne et qui fait référence en bonne partie à des « vérités locales » tenues pour acquises. D'autre part, le grand concept (*great concept, idem*; Alvesson, 1995) consiste en une idée centrale que l'on retrouve et qui fait l'objet d'échanges dans la littérature scientifique. Le but de l'ethnographie interprétative est donc de tisser des liens entre les concepts expériences tirés des observations du chercheur sur le terrain, et les grands concepts, de manière à éclairer les premiers et à actualiser ou critiquer les seconds. Ainsi, le réseau étudié correspond à un carrefour où circulent différents courants culturels, qui correspondent chacun à des concepts expériences que portent des groupes d'acteurs. Les grands concepts permettent de situer la direction (le sens?) que prennent ces courants. Un exemple tiré de la thèse permettra d'éclaircir plus loin l'ensemble des idées maîtresses présentées dans cette section. Passons maintenant à la description des moments d'analyse qui ont ponctué la recherche.

### **Présence sur le terrain**

Par présence sur le terrain, on considère cette période où le chercheur se trouve en contact direct avec les acteurs qu'il étudie. Dans le cadre de l'étude en question, cela impliquait une participation aux réunions de la table de concertation, où les acteurs tentaient de planifier le développement d'un secteur régional de haute technologie. L'un des mythes usuels portant sur cette phase de recherche est celui de la nécessité que s'efface l'enquêteur (Prasad, 1993; Roberge, 1991, entre autres), qu'il laisse la culture se manifester devant lui dans son authenticité, sans qu'il ne la modifie, voire ne l'affecte, car il ne doit pas "contaminer" de ses interventions le sens qui s'incarne devant lui.

Toutefois, avant même de débiter cette phase, il a fallu prendre conscience qu'une culture, du moins en contexte organisationnel, ne se

manifeste pas en soi, sans artefact (ceux de type physique se révèlent souvent bien insuffisants), mais plutôt au cours d'interactions entre les acteurs. Le sens circule dans des occasions d'échange formelles, comme les réunions, de même que dans des conversations informelles. De plus, n'est pas admis qui veut dans un réseau voué au développement économique. Il faut y avoir affaires (et à faire!). La présence du chercheur a donc dû s'ajuster aux caractéristiques du groupe, qui dans le cas présent sélectionne ses membres selon l'utilité de leur apport. À milieu utilitaire, interactions utilitaires entre chercheur et acteurs. Ainsi, le chercheur a pu s'insérer dans le milieu étudié en y effectuant un travail – celui de rédacteur d'une politique régionale de développement destinée au secteur en question. C'est donc en jouant un rôle jugé utile aux yeux des acteurs que le chercheur a pu fréquenter de manière « ordinaire » ce milieu, s'intégrer à celui-ci, pour ainsi observer, de la manière la moins restrictive possible, la manifestation des significations en action.

Toutefois, cet engagement sur le terrain peut susciter des questions : entre autres, les fonctions qu'exerce le chercheur risquent-elles de susciter une interprétation complaisante du vécu des acteurs, dans leur ensemble ou pour un certain nombre d'entre eux? Une réponse partielle à cette question se résume en un maintien d'une distance critique dans l'analyse de leur comportement. Sur le terrain étudié, cette prise de distance a été facilitée par l'attente, chez plusieurs des acteurs étudiés, d'une appréciation critique de leur propre action.

### **Analyse terrain**

Silverman (2000) affirme qu'en recherche qualitative, l'analyse commence dès les premières prises de notes. Cette phase est celle des interprétations immédiates ou de l'analyse terrain. Elle correspond à un mythe particulier quant à l'appréhension du sens à partir des observations faites sur le terrain. La lecture de descriptions portant sur la culture de groupes humains laisse souvent l'impression que le sens est « captable », qu'il est prêt à être cueilli à la seule observation des actions (verbales ou autres) que posent les acteurs. Il en ressort une évidence quant à la saisie du sens qui apparaît presque palpable au seul côtoiement des sujets de recherche.

Mais quelques heures sur le terrain suffisent pour se rendre compte que, dans la relation qu'entretient le chercheur avec un groupe d'acteurs, le sens pour l'essentiel est « partiel et partial » (marotte de Maurice Landry, professeur à la retraite de l'Université Laval) : partiel, puisqu'il est diffus, il ne se saisit *in situ* souvent que dans l'étendue du temps, au fil d'une compréhension qui se développe par à-coup; partial, puisque le sens que veulent donner les acteurs à leur action répond souvent, plus ou moins consciemment, à des intérêts personnels ou organisationnels.

Dans le cas étudié dans ces lignes, l'observateur participant a recouru à une démarche d'interaction volontaire pour affiner son analyse, en soumettant fréquemment aux acteurs ses interprétations immédiates. À titre d'exemple, il importait de savoir ce qui expliquait l'absence des représentants d'entrepreneurs du secteur dans le processus d'élaboration de la politique de développement. En fait, il importait de savoir quel sens donnaient les acteurs étudiés à cette absence. Les premières réponses se résumaient à l'emploi du temps fort chargé des dirigeants d'entreprise. Plus tard, un certain nombre d'acteurs se disaient en accord avec une autre interprétation, plus sensible celle-là : le principal bailleur de fonds de la politique de développement ne reconnaissait pas la légitimité des acteurs qui, à l'intérieur du réseau, étaient sensés représenter les entrepreneurs – l'un d'entre eux étant même dirigeant d'entreprise. Ce n'est qu'avec le temps, et à force de soumettre aux acteurs étudiés des interprétations de plus en plus éclairées (et sensées, faut-il croire), que le chercheur a pu en arriver à cette conclusion.

Ce mode d'interaction soulève toutefois une question : dans quelle mesure le chercheur doit-il se fier aux acteurs pour confirmer ses propres interprétations? N'y a-t-il pas encore menace quant au maintien d'une distance critique par rapport aux acteurs étudiés, puisque l'on fait appel à eux pour obtenir des confirmations? Ne vaudrait-il pas mieux accentuer cette distance? À ce sujet, Bourdieu, dans *Le sens pratique* (1980), affirme que le maintien d'une distance maximale avec les acteurs étudiés ne doit surtout pas constituer un idéal à atteindre. Il importe, selon lui, d'« objectiver [la] distance objectivante », c'est-à-dire de prendre ses distances par rapport à la prise de distance que préconise un certain type de recherche à l'égard des sujets. Ainsi est-il bénéfique, soutient le sociologue, de recourir à sa propre subjectivité pour rendre le sens que les acteurs donnent à leur pratique. Cette affirmation contribue à légitimer le recours à la subjectivité, et par extension à l'intersubjectivité, pour appréhender le sens.

### **Analyse post-terrain**

Comme le soutient Van Maanen (1988), ce n'est qu'une fois la phase terrain terminée que débute le véritable travail de description du chercheur interprète. Ce dernier se trouve alors devant la tâche de traduire de manière évocatrice le vécu collectif qu'il vient d'observer. À cet égard, l'anthropologue James Clifford (1988) montre le souci ambitieux de rendre ce vécu avec la plus grande fidélité et surtout de refléter une large diversité des points de vue. À cette fin, il dissèque la part trop importante que jouerait l'auteur unique qui tente de décrire un complexe de significations – en fait, une culture. Pour contrer cette présence contaminante de l'auteur, le pouvoir orientant de son

interprétation, en fait son « auteurité » (*authorship*), Clifford propose plutôt de rendre la pluralité des voix rencontrées sur le terrain – approche qu'il appelle polyphonie ou que d'autres ont nommé hétéroglossie (Rabinow 1986). Mais ce but, si noble soit-il en apparence, est-il atteignable? Et surtout est-ce qu'il est justifié de l'atteindre? Dans la négative, on serait face à un autre mythe.

Il importe de prendre conscience que, même si l'auteur use de certaines stratégies discursives pour rendre son texte crédible – comme faire d'abord valoir sa connaissance intime du terrain (en soulignant le nombre d'années d'observation, l'inaccessibilité du terrain qu'il est parvenu à vaincre), pour ensuite adopter un ton impersonnel et ainsi laisser entendre que sa description, c'est la réalité (ou le véritable sens des choses) qu'il a rencontrée sur le terrain –, l'auteurité s'avère tout de même un incontournable. Il est par ailleurs illusoire de donner voix au point de vue total de tous et chacun des acteurs. L'auteurité est nécessaire et peut ainsi revêtir un sens plus positif, comparativement à la conception que s'en fait Clifford.

Rendre le sens, c'est en bonne partie décrypter les motifs d'action des acteurs, même parfois ceux qu'ils ne veulent pas s'avouer. Par exemple, en faisant référence au réseau étudié, si l'on analyse la participation du représentant du ministère de la Culture et des Communications (MCC) aux différentes réunions, on ne peut que constater une absence d'intervention sur le développement régional des TI et du multimédia. Qui donc donnera voix au mutisme? C'est à l'auteur qu'il revient d'abord de ce faire. Dans son exercice d'interprétation, il peut avancer avec autorité que, non seulement y a-t-il dans ce phénomène une dimension proprement personnelle (hésitations de l'intervenant, peut-être une certaine timidité), mais surtout, sur le plan organisationnel, il n'y a, au cours de la période d'observation, aucune vision institutionnelle au MCC quant aux avenues à adopter pour développer les TI et surtout le domaine multimédia, ni en région, ni au Québec.

De plus, il incombe à l'auteur de situer son interprétation dans un cadre global. Et c'est là un autre acte interprétatif qu'il ne peut faire que de son propre chef et avec une certaine autorité. Donnons un exemple tiré encore une fois de la recherche prise comme référence (voir Figure 1). Cela consiste en une représentation de deux courants culturels qui circulent à travers le terrain étudié. Cet exercice permet également d'intégrer des éléments théoriques présentés plus tôt (voir section Objet et nature de la recherche).

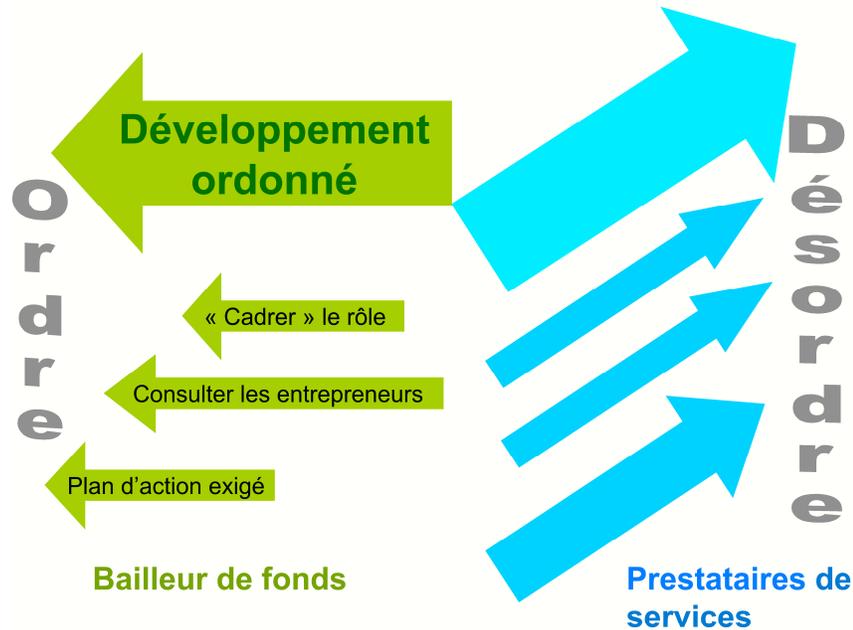


Figure 1 : Diversité de significations interprétée dans un cadre cohérent

Les significations sélectionnées à partir des observations faites sur le terrain se trouvent réparties entre deux « grands concepts », présentés au préalable dans le cadre théorique de la recherche. Ces concepts ont permis de guider l'interprétation. La dynamique de la culture oscille donc entre deux pôles, l'ordre et le désordre (Bauman 1999). En effet la culture, selon la conception retenue, ne vise pas seulement à ordonner l'action humaine; mais, dans sa version artistique, entre autres, elle vise aussi à défaire ou refaire cet ordre. Voilà une double balise, ordre-désordre, qui a orienté la phase d'analyse en vue d'interpréter certains comportements divergents, comme nous le décrirons ci-dessous.

D'une part, le chercheur a observé sur le terrain que certains acteurs agissaient pour ordonner le développement du secteur régional des TI et du multimédia. Ainsi, à l'occasion des réunions, les personnes jouant le rôle de bailleurs de fonds de la politique de développement sectoriel insistaient fortement pour : mieux cadrer le rôle joué par les organismes régionaux de

développement économique; consulter directement (i.e. sans intermédiaire) et formellement les entrepreneurs du secteur, principaux destinataires de cette politique; enfin, ajouter une section au document final (habituellement rédigé en des termes relativement généraux), un plan d'action venant préciser les énonciations de principes. Ces actions posées par un groupe présent dans le réseau, le bailleur de fonds, se trouvent gouvernées par un concept expérience que l'auteur a appelé développement ordonné du secteur. La conjonction de ces actions et de ces éléments conceptuels va directement dans le sens du grand concept de l'ordre.

D'autre part, d'autres acteurs ont adopté un comportement moins ordonné, mais pas au point de remettre en cause le système dans son entièreté et d'être rattaché au désordre. Le chercheur-auteur a constaté en effet que les prestataires de services gouvernementaux, qui côtoient quotidiennement les entrepreneurs, posent des actions montrant une adaptation constante par rapport à leur entourage. À titre d'illustrations, les objectifs initiaux que l'un d'entre eux propose dans une version préliminaire de la politique de développement ont été passés complètement sous silence et se sont vu radicalement modifiés au cours des discussions. L'autre prestataire propose de changer les critères d'une politique fiscale existante, ce qui est très exigeant, selon les spécialistes autour de la table. Puis il arrivera que tous les prestataires proposent de restructurer les services destinés aux entrepreneurs du secteur en les regroupant en un même lieu. Ces propositions de modification répondent, dans le discours des prestataires du moins, aux intérêts des entrepreneurs. Ce comportement changeant manifeste un concept expérience que l'auteur a appelé développement adapté du secteur. Cette représentation de deux courants culturels vise enfin à montrer que la diversité des actions se trouve identifiée dans un cadre d'interprétation unique, mais comportant plusieurs volets.

Néanmoins, cet exercice d'autorité interprétative peut susciter un doute chez le chercheur débutant. Et si les acteurs n'étaient pas d'accord avec ses conclusions? Si l'un d'entre eux se levait pour dénoncer cette interprétation si patiemment échafaudée pour regrouper en un cadre unique la diversité des significations observées? En réponse à cette question, inquiétante pour le chercheur en apprentissage, Hammersley et Atkinson (1983), qui ont réalisé bon nombre d'études dans le milieu britannique de l'éducation, affirment que chaque acteur se prononce en fonction d'intérêts qui lui sont propres. Si un chercheur mène auprès des acteurs qu'il étudie une consultation pour « valider » son interprétation, on ne peut conférer aux résultats un statut définitif. Selon les deux auteurs, la consultation ne peut servir qu'à trianguler les conclusions d'une recherche, sans plus.

### **Diffusion à la communauté scientifique**

À lire des comptes rendus présentant à la communauté scientifique la description de systèmes de significations, on est porté à croire, dans la plupart des cas, en l'évidence de la simplicité interprétative. Tel peuple est caractérisé par tels traits, telle organisation montrer telles qualités bien définies. En fait, l'interprétation simple est le résultat d'un traitement qui impose une forme à l'épaisseur du réel étudié, à la complexité des interactions, au caractère partiel et partial des significations. À rédiger une description interprétative, on prend conscience rapidement, comme le fait Thornton (1992), que la simplicité d'une description portant sur un système de significations n'est qu'un effet de texte.

Dans le cas de l'étude utilisée comme référence, il fut particulièrement exigeant de rendre les significations des acteurs du réseau étudié. Le recours aux pôles interprétatifs de l'ordre et du désordre ne s'est pas toujours avéré satisfaisant. Les extrêmes ne conviennent pas toujours pour illustrer avec nuance le sens que donnent les acteurs à leur travail en contexte organisé. On peut donc plaider pour que le rendu d'une culture, d'un système de significations, même dans sa structure linéaire, reflète cette complexité. Il faudrait admettre la complexité dans la description même du sens, que celle-ci se reflète dans un texte à double ou triple structure d'interprétation ou mène à une compréhension globalisante après un récit chargé d'interactions. Mais à la fois, il importe de conserver cette idée de système, d'une certaine unité, qui présentera toutefois à l'occasion des liens relâchés.

### **Conclusion**

Si l'on propose une réflexion plus généralisée de ce qui vient d'être présenté, on constate qu'en début d'étude, le chercheur s'est trouvé au prise avec le mythe d'une quête de sens épuré, évident, patent (voir Tableau 2). Il tente alors de se faire « canal » de transmission de cette matière jusqu'à la communauté scientifique.

Cependant, les caractéristiques mêmes du terrain à l'étude l'ont amené à faire des prises de conscience, en particulier à partir de ce type d'interaction, presque organique, entretenue avec les acteurs étudiés. En ce sens, la méthodologie développée s'est adaptée à l'objet de recherche. Puis il y a eu adaptation à un autre type d'interaction, celui avec la communauté scientifique, afin de proposer un rendu du sens qui reflète la complexité de l'action observée.

Tableau 2  
En résumé

	<i>Mythe</i>	<i>Prise de conscience</i>	<i>Question</i>
<i>Présence sur le terrain</i>	Effacement enquêteur	Présence ajustée	Complaisance?
<i>Analyse terrain</i>	Sens capté / donné	« Soumission » interprétations immédiates	Distance critique?
<i>Analyse post-terrain</i>	Polyphonie	Auteurité	Et s'ils n'étaient pas d'accord?
<i>Diffusion à la communauté scientifique</i>	Évidence de la simplicité	La simplicité, un effet de texte	Admettre la complexité?

Cela mène à répondre à la question posée dans le titre même de cet article, en version reformulée : Quelle place peut prendre le chercheur dans l'interprétation du sens... des significations données par les acteurs sociaux étudiés? En somme, on constate que le chercheur ne peut sortir de sa propre condition d'interprète de la réalité, ni sur le terrain, ni dans son travail d'analyse. Devant la pluralité des significations, c'est à lui que revient la tâche de situer le sens que donnent les acteurs à leur action dans un ensemble complexe, raisonnablement cohérent et fidèle, en prenant en compte les connaissances existantes dans la communauté scientifique, afin de contribuer à tout le moins à leur actualisation.

Finalement, les questions que suscite cette réflexion portent principalement sur la qualité de l'interaction avec les acteurs sociaux, en reprenant cette idée de distance / proximité avec les sujets, celle de la « validation » de l'interprétation par les acteurs eux-mêmes, pour se terminer avec une proposition, rendre la complexité du sens observé dans la complexité de la description.

## Références

- Alvesson, Mats (1995). *Management of Knowledge-Intensive Companies*, New York : De Gruyter.
- Alvesson, M. (1993). *Cultural Perspective on Organizations*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Bauman, Z. (1999). *Culture As Praxis* (2<sup>nd</sup> ed.). Thousand Oaks, CA : Sage.
- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Paris : Éditions de Minuit.
- Clifford, J. (1988). *The Predicament of Culture*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- Geertz, C. (1983). *Local Knowledge : Further Essays in Interpretive Anthropology*. New York : Basic Books.
- Geertz, C. (1973). *The Interpretation of Cultures*. Londres : Fontana Press.
- Hammersley, M. & Atkinson P.(1983). *Ethnography : Principles in Practice*. Londres : Tavistock.
- Prasad, P. (1993). Symbolic Processes in the Implementation of Technological Change : A Symbolic Interactionist Study of Work Computerization. *Academy of Management Journal*, 36(6), 1400-1429.
- Rabinow, P. (1986). Representation Are Social Facts : Modernity and Post-Modernity in Anthropology. Dans J. Clifford & G.E. Marcus (Dir), *Writing Culture : The Poetics and Politics of Ethnography* (p.234-261). California : University of California Press.
- Racine, M. (2006). *Perspective culturelle sur le multimédia québécois : Ethnographie de l'organisation sectorielle en région*. Thèse de doctorat inédite, Université Laval, Québec.
- Ricoeur, P. Signe et sens, *Encyclopaedia Universalis*, [en ligne] [<http://www.universalis-edu.com/corpus2.php?napp=&nref=Q162741#03010000>] (juin 2006).
- Roberge, M. (1991). *Guide d'enquête orale*. Québec : Gouvernement du Québec, Direction des communications du Ministère des Affaires Culturelles.
- Robert (Le) (1996). *Le Robert illustré d'aujourd'hui*. Paris : Édition du Club France Loisirs, avec l'autorisation des dictionnaires Le Robert.
- Silverman, D. (2000). *Doing qualitative research*. Thousand Oaks, CA : Sage.

Thornton, R.J. (1992). Rhetoric of ethnographic holism. Dans G.E. Marcus (Dir.), *Rereading Cultural Anthropology* (p.15-33). Durham : Duke University Press.

Van Maanen, J. (1988). *Tales of the field : On writing ethnography*. Chicago, IL : University of Chicago Press.

**Michel Racine** est docteur (Ph.D.) en sciences de l'administration (Université Laval). Il est professeur adjoint au département des relations industrielles de l'Université Laval. Ses intérêts de recherche portent sur la culture organisationnelle, en particulier dans les secteurs économiques du multimédia et des technologies de l'information. Il a participé à plusieurs projets de recherche reliés au développement organisationnel et local, en collaboration avec des instances gouvernementales, privées, intermédiaires et autochtones. Adeptes de l'ethnographie dans une perspective interprétativiste, il a aussi fréquemment recours à la méthode des entrevues semi-dirigées.